

ROMAN

Le nomade

Raymond Plante



la courte échelle

Extrait de la publication

RAYMOND PLANTE

Le nomade

la courte échelle

Extrait de la publication

Les éditions de la courte échelle inc.
5243, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2T 1S4
www.courteechelle.com
info@courteechelle.com

Directrice de collection :
Annie Langlois

Révision :
Andrée Laprise

Conception graphique de la couverture :
Elastik

Dépôt légal, 3^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2006 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du Gouvernement du Québec.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Plante, Raymond, 1947-2006

Le nomade

2e éd.

(Livre de poche ; 6)

Publ. à l'origine dans la coll. : Roman 16/96. c1999.

ISBN 2-89021-874-0

I. Titre.

PS8581.L33N65 2006
PS9581.L33N65 2006

C843'.54

C2006-940451-8

Imprimé au Canada

*À Emmanuelle, à Renaud, qu'ils
connaissent
les traces du nomade.*

Regarde. Ils se ressemblent. Les trois frères, je veux dire. La photo date de 1945. Certainement du 13 août, le jour du mariage double. Andréane et Gilberte. Deux sœurs, deux couples, une cérémonie commune. Depuis quelques années, la famille s'est éparpillée. Il fallait une occasion importante pour les rassembler, tous les dix. Ils sont habillés exactement comme sur la large photo officielle, celle où ils se sont mêlés aux invités, sur les marches de l'église. Les femmes portent leurs robes fleuries. Mais elles ont abandonné leurs chapeaux. Les hommes ont encore le cou serré par le col empesé de la chemise blanche, la cravate nouée, l'habit boutonné. Après la cérémonie, ils ont dû revenir à la maison pour poser ensemble, sans les conjoints, sans les invités.

Les frères sont côte à côte, sur la marche la plus haute du balcon. Des Lafontaine, des vrais. Même sang, même allure. Un œil averti saurait à peine les distinguer ; de loin, il n'y parviendrait peut-être pas. Ça s'appelle un air de famille. Chez les sept filles, c'est moins évident. Elles forment deux camps : les petites, juste un peu rondes comme la mère ; les plus élancées, qui ont emprunté au père. Mais les gars ont du Lafontaine dans le nez. Aucun d'eux ne pourrait renier ses frères. Un mélange de la mère, plutôt trapue, et du père, grand, osseux, la charpente solide. Ils sont forts : le cou large, les épaules ramassées, les pieds enracinés, les cheveux drus, du crin frisé. Ni grands ni gros, taillés tout d'une pièce. On pourrait les confondre. Sur d'autres photos, les différences apparaissent clairement.

Louis, le plus jeune, le seul moustachu, est le plus grand des trois. Clément, celui qui dégage le plus d'assurance, s'apprête à parler. On l'entend presque. Lambert est plus maigre, plus délicat, celui qui, dans une foule, se faufile avec le plus de

facilité. Il tient davantage du père, pommettes saillantes, nez droit, mince.

Sur une des rares photos de leur jeunesse, ils sont ces adolescents des années 1930, en rang d'oignons, devant leur père qui les domine. Louis, comme s'il s'attendait à subir un mauvais sort, incline la tête. En fait, c'est à cause de son œil gauche. De ce côté-là, il ne percevait que l'ombre des choses. Sur tous les clichés où il ne porte pas encore de lunettes, sa tête offre son meilleur œil pour lui éviter de loucher. Clément et Lambert ont les yeux du père, le regard noir, sévère. Ils n'auront jamais besoin de lunettes. Sans gêne, ils fixent la vie, savent ce qu'ils en feront. Pas Louis.

La voix forte, celle qui peut enfler, s'amplifier sans l'aide d'un micro, rebondir contre les murs alourdis d'images de saints, des stations du Chemin de croix, rejoindre les derniers bancs de l'église, monter au jubé, s'accrocher aux clous du Crucifié, semer la bonne parole, la Foi, la Vérité, la Vie. Clément. Il sera prêtre, prédicateur. Il n'a pas eu à le découvrir ou à attendre l'appel. Enfant, lorsqu'il attrapait des poux à l'école du rang, sa mère prenait le petit peigne marqué d'un éléphant. Patiemment, elle l'épouillait au-dessus d'une page déployée de *La Presse* et répétait sans cesse : « Tu seras un prêtre. Tu seras mon prêtre. » Clément ne protestait pas. Il aimait déjà prêcher. À la grand-messe, il admirait le curé, l'enviait. Il aurait pu quitter le chœur et remplacer le vieil homme au pied levé. Il porterait sa soutane, bientôt, ici ou ailleurs, il prendrait place là-haut, dans la chaire.

Lambert joue des tours, se glisse partout. Il restera dans son monde, la terre, pour en profiter. Depuis longtemps, Thomas, le père, lui a promis que c'est lui qui prendrait la relève. L'héritage n'a rien d'astronomique : un cheval, des poules, quelques cochons, une vingtaine de vaches laitières. Cette terre peut tout juste nourrir une famille. Rapidement, Lambert a su mettre ses pieds dans les pas du père, s'occuper des animaux, organiser la récolte au temps des foins. S'il ne discourt pas aussi facilement que son aîné, il préfère les petits groupes, surtout les filles, une

à une, à qui il sait si bien susurrer des mots doux. Il fera de la politique, à la mairie du village. Sans ambitions démesurées, il y a tant à faire sur un petit territoire où l'on peut charmer les concitoyens en allant d'une porte à l'autre.

Louis, le plus jeune... partira. Pour chercher quoi? Une vie meilleure? Pour échapper simplement à la misère. Entre le curé prédicateur et le petit maire des bouts de route, il fallait un aventurier forcé, un homme aux mille misères. Louis, c'est mon père.

Je me suis souvent demandé ce que je tenais de lui. La forme de la tête, le cou solide. Cette démarche en canard, qui ne me plaît pas. Aussi cette envie d'écrire des histoires, ce que lui, faute d'instruction, n'a jamais pu faire. Et le goût de la route. Puisque son univers, c'était le chemin, un ruban rêvé qui se déroule, jamais immobile ou figé sur une photographie ancienne. Il n'avait d'autres envies que de se déplacer. La vie ne le lui a pas toujours permis. Dans cette époque, fertile en touristes et en commis voyageurs, il est devenu un nomade contrarié.

Regarde. Il n'a qu'une hâte: s'évader de la photo de famille.

La poussière des petites routes

Les yeux me brûlent. À force de vriller la pluie, de fixer le miroir de la route. Le jaune des phares se perd dans la nuit. Sur le tableau de bord, le bleu électrique, le rouge phosphorescent, le blanc stellaire veillent. Je roule à cent kilomètres-heure. Le cadran lumineux me l'indique. Les diverses aiguilles insistent: tout va bien. J'ai assez d'essence pour me rendre jusqu'au bout de ma course si je le veux, la batterie a toute sa force, le ventilateur pourrait souffler pendant des heures, le moteur ronronne. Tout cela devrait m'apaiser. Pourtant, je ne suis pas tranquille. Au lieu de chercher un gîte, je m'entête à continuer, chiffonné, les yeux dans l'huile sale.

Je voudrais mordre la route. Elle s'évade, devient la vague idée d'un itinéraire. Je roule par instinct. Je harcèle les boutons de la radio à la recherche d'une musique pour grogner avec elle. En vain. Je ne désire peut-être pas me calmer, au fond. Je deviens cette boule de feu dans la nuit ruisselante, roulant sur l'autoroute 20, entre Rivière-du-Loup, que j'ai fuie en vitesse, et, bientôt, La Pocatière. Je ne cherche même pas la ville, le village, le point mort où m'arrêter. Je le ferai quand je n'en pourrai plus.

Je rage et suis le seul à le savoir. Un boxeur qui s'épuise contre son ombre dans le ventre d'un gymnase désert. Le gymnase, c'est ma voiture. Le match, c'est avec ma mémoire ou, plutôt, contre ma mémoire, à l'éparpiller pour ainsi dire, à la secouer, à l'effilocheur qu'il se joue.

Je rage contre tout. Ma faiblesse, d'abord. Mon incapacité à refuser les invitations.

— On ne vous laissera pas partir comme ça, monsieur Lafontaine. Vous prendrez bien le verre de l'amitié avec nous ? Vous vous souvenez, je vous en avais parlé ?

Suffit que l'on s'intéresse à moi pour que j'accepte de m'attarder. Ma peur chronique de décevoir. Les reproches d'Andrée me reviennent: «Apprends à refuser, Manuel. Arrête d'avoir peur que les gens ne t'aient plus.» Je m'ébroue, je réplique que... que je suis trop gentil.

— Les bénévoles de la bibliothèque ont préparé quelques sandwiches.

Deux femmes apportent de grands plateaux, des crudités, un gâteau. Elles attendaient une armée.

— Vous aviez prévu quelque chose ?

Je nie, me conforme. En vérité, je change mes plans. J'appelle mon frère, à Québec. À la fin de la soirée, je devais manger au restaurant où il travaille.

— Excuse-moi, Pierrot. Un contretemps, je suis coincé. Tu comprends ? Déjeunons ensemble, demain matin. Chez toi ? Je serai là.

Depuis le temps qu'on ne s'est pas vus. Ce sera bien d'être tranquilles, tous les deux.

Je peste contre la trop grande politesse de la bibliothécaire qui m'a invité, moi, l'auteur, étiqueté «pour enfants». Pas sérieux, en somme. Mes livres n'ont pas tant d'importance. Pour moi, bien sûr, c'est différent. Je connais leur raison d'être. Malgré leur apparente futilité, ils n'ont rien de gratuit. Pour les autres ? Qu'est-ce que j'en sais ?

La bibliothécaire m'a souri en me serrant la main. Elle doit avoir l'âge de ma fille, vingt-cinq, vingt-sept ans tout au plus. Une rousse aux yeux verts, perdue dans sa robe trop grande.

— Au téléphone, je vous avais raconté que ma mère portait le même nom que vous.

— Lafontaine ?

— Oui. Et de Saint-Barthélémy.

Ce petit morceau de conversation me revenait. Des Lafontaine, il y en a plein, je n'avais pas trop porté attention.

— Mon grand-père vit à la maison. Je l'ai invité à venir après votre rencontre avec les lecteurs.

— C'est un Lafontaine ?
— Le père de ma mère. Il viendra pour le vin.
— Si c'est un Lafontaine, ça ne m'étonne pas qu'il vienne pour le vin.

Elle rit. Soit par politesse, soit parce qu'elle sait bien que les Lafontaine sont toujours là quand il est question d'alcool. Je ne lui en demande pas davantage, on verra bien.

— Vous allez rester un peu ?

Comment refuser ? Même si je pensais me sauver à vingt heures trente, atteindre Québec avant minuit.

Maintenant à vingt-deux heures, dans une bourrasque glacée de novembre, je rumine. Ce vieux m'a dérangé. Son sourire ridé m'obsède. Sa manière de plisser les yeux pour creuser sa mémoire.

— Louis ? Louis ?

Il devrait se souvenir pourtant. Les trois frères Lafontaine étaient connus. Lui, c'est un cousin, j'en suis certain.

— Attends.

Il cherche, il fouille.

Dans les décombres sera-t-il capable de récupérer des bribes ? Le visage de mon père. Un lambeau de son enfance. Une frasque.

— Louis Lafontaine ? Chez Thomas Lafontaine, il y avait le cultivateur, le prêtre. Qu'est-ce qu'il faisait ton père ?

Je ne peux pas répondre. Comment définir en un mot, par un métier, quelqu'un qui a fait tout ce qui s'appelle ouvrage, c'est-à-dire occupations pour se débrouiller, pour gagner sa vie, pour dépanner ?

— Il est né à Saint-Barthélémy, comme vous. Il aurait votre âge.

Il secoue la tête. Berce-t-il son absence de mémoire ? Mon père y flotte-t-il, aussi léger qu'une bulle d'air ?

— Il est né en 14 ?

— Non, en 17. Mais vous avez dû aller à la même école.

— L'école...

Il sourit. L'école est floue, lointaine, un mirage.

— Il fallait marcher une couple de milles pour aller à l'école. Puis le père, chez nous, avait besoin de moi à la maison.

Enfin ! Quelques images s'agitent, prennent forme. Je profite de cette lueur :

— Vous devez vous souvenir de Louis. Le matin, c'est lui qui allumait le poêle de la classe. Il s'occupait un peu de l'entretien parce que la maîtresse était aveugle.

Tout à coup, il rit.

— Une maîtresse d'école aveugle ? Ça s'peut pas !

Pourtant mon père a si souvent évoqué sa longue marche solitaire dans la neige, ses mains gelées malgré les mitaines de laine, les bûches trop lourdes pour lui, la « truie » qu'il bourrait de gazette avant d'y mettre le feu.

— Il faisait tellement froid que l'encre gelait dans les encriers. Il fallait que je fasse chauffer de l'eau pour le thé de la maîtresse. La pompe était gelée, elle aussi. J'allais remplir le canard de neige et je le mettais sur le poêle.

Mon père n'a pas pu inventer tout ça. Avec autant de précision. La petite classe où les plus grands aidaient les plus jeunes à apprendre leurs leçons. L'autre pièce de l'école qui servait de logis à l'institutrice. Tout cela était clair, simple, vrai. Des détails que l'on n'invente pas, que l'on n'oublie pas.

Le vieux fait non. Il ne fouille pas davantage. Je n'ai plus envie de poursuivre cette conversation. Je cherche le vin. Je sais si mal quitter les gens, disposer, m'excuser. Il m'accompagne vers la table dressée, prend un verre de vin. Sa petite-fille, la rousse, insiste doucement. Elle aimerait qu'il se souvienne. Elle m'avait juré que son grand-père avait une mémoire phénoménale. Il se défend.

— Je me souviens des Lafontaine du rang Grand-Saint-Jacques. Dix enfants. Je pourrais presque tous les nommer.

Il les énumère en allongeant ses longs doigts un à un, comme s'il ne savait pas compter autrement.

— Clément, le plus vieux, est devenu curé. Lambert a pris la terre. Carmen est entrée chez les sœurs... ça n'a pas pris goût

de tinette qu'elle est sortie de la communauté. Avec son maudit caractère... Elle s'est mariée avec un professeur bien tranquille. Elle enseignait, elle aussi. Avec elle, les jeunes devaient filer doux.

Il rigole. À croire qu'il s'est amusé dans le foin avec ma tante Carmen, que j'ai peu vue et que j'osais à peine regarder, tant elle semblait ruminer une constante colère. Clément, psychologue en soutane, en fournissait la raison: «Elle grogne depuis l'âge de onze mois. Je suis venu au monde trop vite. Elle pense que je lui ai volé le sein.»

— Les filles avaient plus d'instruction, reprend le vieux. Normal, elles ont étudié chez les sœurs. Denise a été l'autre maîtresse d'école. Gilberte s'est mariée assez jeune, Andréane a été la secrétaire de Jean Drapeau quand il était jeune avocat... Léa est morte à vingt-huit, vingt-neuf ans, dans ces eaux-là. Un cancer. C'était la plus belle. Des yeux noirs, des cils longs comme ça...

Il les nomme tous, sauf mon père. À sa place, il installe un certain Julien, mort en bas âge. Il conserve son sourire. Il me tue.

— Louis? Non, je ne vois pas.

Un enfant s'approche, je me libère pour signer son livre, ses parents me serrent la main. Bientôt, les gens recouvrent leurs imperméables, leurs parapluies et se dispersent.

Le concierge empile les chaises dans un coin, quelques retardataires grignotent encore. Du côté du vieux, c'est l'absence. Il m'oublie, tout comme il a oublié mon père. Il range les bouteilles de vin dans un carton en vérifiant si elles sont réellement vides.

La bibliothécaire, d'un pas nerveux, m'entraîne dans son bureau.

— Excusez le fouillis, c'est un désordre contrôlé, me confie-t-elle, ses yeux verts à la recherche de l'enveloppe qu'elle doit me remettre. Je suis confuse. D'habitude, il a une mémoire d'éléphant...

— Des choses qui arrivent.

Je soupire, l'air de celui qui comprend.

— Tant mieux si vous le prenez comme ça.

— Vous savez, je n'ai pas menti. Mon père a existé pour vrai. Il est né à Saint-Barthélémy. Je ne l'ai pas inventé.

Mon humour la soulage. Il me libère. Elle récupère l'enveloppe qui trônait sur le coin de sa table, me la tend. J'ai hâte de retrouver ma voiture, la pluie d'automne.

Je roule dans mon cocon, les yeux fixes, brûlants. La nuit m'entoure. Je ne peux pas croire que mon père n'ait laissé aucun souvenir, pas la moindre trace, dans un endroit aussi petit que le Saint-Barthélémy des années 1920, 1930. Impossible.

La pluie reprend de la vigueur. Devant moi, un autobus. Ses feux de position se multiplient, sa carrure se brouille. C'est peut-être son autobus? Mon père menait à bon port ce genre de véhicule. Oui, c'est lui, c'est mon père devant. Il aimait conduire la nuit. Il fonce dans la nuit, fait lever de lourdes gerbes d'eau de chaque côté.

Il a toujours roulé. Le camion brinquebalant de sa jeunesse a charroyé des tonnes de pierre. Dans le Nord de l'Ontario, en voiture, il a trimballé le curé Monette. En autobus, aux quatre coins de la province. Dans son taxi, en plein cœur de Montréal... jusqu'au corbillard. Un volant entre les mains, Louis filait.

Sur la 20, je le suis. Le vent bouscule ma voiture, la pluie devient verglaçante, dangereuse. J'ai l'impression de voir les silhouettes fantomatiques de tous les véhicules qu'il a conduits. Mon père a existé. Pour le malheur de la mémoire, il avait l'art de s'éclipser, tel un nomade.

Le jour hésite. Il a plein de pluie glacée en poche. Quelques mouches de soleil. Pas pour la peine. Rien pour vendre La Pocatière aux touristes.

Je monte dans ma voiture, l'estomac vide. Après la mauvaise nuit, j'ai enfilé un café rapide. La chambre était équipée d'une cafetière électrique pour les voyageurs pressés. Le volant est froid, le pare-brise embué. Je laisse le moteur tourner. À Québec, Pierrot m'attend avec du jus d'orange, des croissants, du café.

Novembre est un mois sans illusions, crasseux.

Du bout des doigts, je piège une station radiophonique potable. Pas de musique, cette fois, des nouvelles. Apprendre si le monde a évolué pendant que je fermais les yeux ?

L'animateur, lourdement enjoué, s'excite sur des riens. Donc pas de morts célèbres, pas de guerre nous concernant véritablement. Lui couper le sifflet avec une cassette. *Le Concerto pour piano n° 1* de Beethoven. Je roule sur la 20. Elle a quelque chose de triste. Pourtant je ne quitte rien, je ne pars pas, j'arrive.

Pierrot habite un deuxième, dans Limoilou. Il devait me surveiller de sa fenêtre, puisqu'il ouvre la porte avant que j'aie escaladé l'escalier. Pierrot, la misère vivante. Et de la tendresse avec ça, celle qu'il cherche et celle qu'il voudrait donner. Il reste emmêlé dans ses émotions, ça se bouscule dans ses mains, entre ses bras, alors il fait des gestes trop larges, souvent inutiles, comme s'il ramait. Ta vie est une foutue chaloupe, mon frère.

Je ne sais jamais si je dois le plaindre, s'il se lamente ou s'il grossit ses malheurs pour le plaisir d'être intéressant, pour montrer que l'existence est absurde, mais qu'on n'a pas peur. On dure, on endure. Petit train va loin, petit pain... Par chance, il a de l'humour. Grinçant, bien sûr, supportable. Il se plaint de son logement trop petit, du chat que sa fille lui a laissé en se tirant avec son dernier amour, de ses longues soirées quand il ne travaille pas au restaurant.

Sarcastique, je l'encourage :

- Une chance qu'on a le travail, au fond.
- Pour le temps que ça dure, me répond-il. Mon patron me coupe des heures.

Nous déjeunons ensemble. Il a un bon fromage, du café frais. Il désirait me faire plaisir, je crois. Avec le fromage surtout. Fidèle à sa vieille habitude, il joue au misérable qui a déniché une aubaine.

Son chat se promène autour de nous, vient m'effleurer la jambe, monte sur la table.

— Il vomit sur les fauteuils et pisse partout, geint Pierrot.

— Il s'ennuie.

Qu'est-ce que je connais aux chats ? Celui-là perd son poil et ne sent pas bon. Je ne m'en occupe pas. Je préfère les chiens. Le mien.

Pierrot attrape le matou par la peau du cou et le dépose par terre, beaucoup trop délicatement à mon goût.

— Je devrais m'en occuper davantage, mais je ne l'aime pas. Lui non plus. Ça prend tout pour que je le nourrisse. Il est vieux. Je ne peux pas m'en débarrasser, Nadine me tuerait.

— Elle l'a déjà oublié.

— Non, elle m'appelle deux fois par semaine pour me demander de ses nouvelles.

Il rit.

— Et après, elle me glisse : « Toi, comment tu vas ? » Tu sais ce que je lui réponds ? « J'irais mieux si j'avais pas ton hostie de chat. »

— Pourquoi elle ne l'emmène pas ?

— Son amoureux est allergique.

Pierrot hausse les épaules. Le genre de fatalité qui l'assaille depuis plus de quarante ans. Je le reconnais mal. Il aimait les animaux autrefois. Les chiens abandonnés, les matous mités, les souris blanches, les poussins de Pâques. Il ramenait tout à la maison. Même des punaises.

— Maintenant, je préfère les arbres, m'apprend-il.

Enfant, il passait quelques semaines pendant l'été chez notre oncle Lambert. Il était le seul à avoir un parrain du côté des Lafontaine. Sur la terre pour le temps des foins.

— À Saint-Barthélémy, est-ce qu'on te parlait de papa, des fois ?

— Quand on allait chez l'oncle Aristide. En m'apercevant, il s'exclamait : « Pierrot, toi, t'es un vrai Ti-Louis. Le portrait de ton père. »

— Dans le village, chez les autres ?

Il ne trouve rien à répondre. Il devrait pourtant savoir. C'est lui qui a tout conservé. Après la mort de maman, il a pris les papiers. On avait promis de se les partager, lui, Mireille, Olivier et moi. Le temps nous manque. À peine si nous pouvons nous réunir aux alentours de Noël.

Pierrot fait office de conservateur. Après la mort de papa, il est allé vivre avec notre mère. Cela convenait aux deux. Elle avait un homme auprès d'elle. Il venait de se séparer et il était fauché. Deux ans plus tard, quand maman est morte, il a tout gardé. Les photos, les papiers, les valises. Un sac-poubelle vert débordant de souvenirs. Des valeurs sentimentales. Il a beau se plaindre, son logement n'est pas si minuscule. Il aurait plus d'espace s'il n'accumulait pas tant de choses : deux frigos, deux cuisinières, les gros meubles de maman. Les bibelots aussi, la collection d'éléphants de porcelaine qui devaient porter chance. À qui ?

Je lui parle du vieux de Rivière-du-Loup.

— Il ne se souvient pas de papa. Alzheimer ?

— Non, il se rappelle tout, sauf Louis Lafontaine.

— Faut croire que l'exil et l'oubli vont de pair.

C'est cela qui m'embête. Tu pars et il ne reste qu'un vide, même pas profond, même pas une ride ou une cicatrice à la surface des mémoires.

Pierrot m'apporte le sac-poubelle qu'il gardait dans le fond de la garde-robe du couloir. Deux valises également : une petite bleue rigide et un sac de voyage brun en cuir plutôt raidi.

Mon frère éprouve presque du regret d'ouvrir au grand jour un de ses trésors.

— Qu'est-ce que ça contient ?

Il hausse les épaules.

— Je n'ai touché à rien depuis le départ de maman. Je pense qu'elle y a mis des photos, des lettres.

Le dé clic des fermoirs de la valise bleue me trouble. Je jette un œil faussement détaché. C'est fou. Comme si je craignais qu'une voix se mette à souffler un étrange discours, un message d'outre-tombe. Sur le dessus de la paperasse, le crucifix qui ornait le cercueil de maman. Au-dessous, à portée de la main, parmi des déclarations de revenus datant des années 1950, une carte de Noël, vieille, très jaunie. Imprimée en bleu, une illustration semblable à celles qui ornent les *Cahiers de la Bonne Chanson*, trois portées musicales et l'intégrale des paroles de *D'où viens-tu, bergère?* À l'intérieur, une écriture parfaite, penchée vers la droite, sans une faute d'orthographe. Elle s'adresse à mon père dont le nom n'apparaît pas.

Cher toi,

Bonne et heureuse année! Tout ce que tu désires! Quand reviendras-tu dans le Québec? J'ai hâte que tu nous racontes ton voyage. La maladie de papa semble disparue: il souffrait de paralysie cérébrale; il avait de la difficulté à s'exprimer et à parler. Maintenant, tout redevient normal. Nous nous réjouissons tous ensemble pour les fêtes! J'espère que tu sauras te désennuyer. Dans tous les cas, nous penserons à toi, sois-en certain. Peut-être Dieu nous favorisera-t-il d'un jour de l'An où nous y serons tous, encore une fois. Je t'embrasse bien fort et je prie pour toi. Andréane.

Papa a de la difficulté à écrire; depuis quelque temps, je suis sa sténographe. Il t'envoie sa meilleure bénédiction.

— Si ma mémoire est bonne, il y en a quelques-unes de ce type-là, souffle Pierrot.

Il sourit, presque tristement.

— Il a fallu un vieux perdu pour que tu t'intéresses à ça?

— Si tu veux.

Je referme la valise. Mon frère soupire. Il a un sens aigu de la nostalgie. J'ai peu l'habitude de regarder en arrière, lui, il s'y complaît.

— Je peux les emporter ?

Je n'arrive pas à me débarrasser d'une fâcheuse impression. Je lui arrache quelque chose. Des documents qu'il ne consultait jamais, mais qu'il savait à portée de main. Il retient mal l'envie de me conseiller d'en prendre soin.

Pendant que nous buvons un dernier café, Pierrot caresse le chat. Ils se ressemblent tous les deux. Je repars avec le sac et les deux valises de paperasse.

— On ira partager tout ça chez toi.

Il rigole avec des fausses notes. Son foutu chat lui laisse une touffe de poils sur l'épaule et déguerpit sous le sofa. Il n'aime pas les départs.

Pierrot a raison. Il m'aura fallu des années et un vieux perdu pour que je m'oublie un peu. Quinze longues années. Un jour, à la première ligne d'un manuscrit, j'ai écrit : « Né d'un père alcoolique et nomade... »

Je commençais ainsi l'histoire d'un personnage qui serait mon double. J'imaginai avoir déniché la phrase qui ouvre une œuvre, déverrouille la bataille intérieure que l'on porte et contient son poids de vie. Un pas de danse, quoi ! De l'élégance ! Un petit moment de papier à brûler des yeux. Quelques paragraphes, quelques pages brouillonnes se sont enchaînées avant le vide, le vertige. Et j'ai regardé ailleurs. Je me suis offert de salutaires distractions.

En fait, j'ai abandonné devant les mêmes questions que je me pose aujourd'hui. Pourquoi mon père a-t-il un jour quitté la maison familiale, son monde ? Que cherchait-il ? Fuyait-il quelque chose ? Quelqu'un l'aurait-il obligé à l'exil ? Parce que disparaître pendant huit ans dans le Nord de l'Ontario, ça ressemble à un exil, non ?

Le vieux de Rivière-du-Loup pourrait me faire croire que Louis a voulu s'effacer, se faire oublier. Devenir l'anonyme. Personne. Si c'était ce qu'il visait, là au moins, il aura réussi.

Le nomade

Longtemps, j'ai pensé que la vie que j'avais choisie n'entretenait que peu de rapports avec celle de mon père. Je ne voyais pas ce que nous aurions pu échanger. J'avais la jeunesse et la prétention de n'avoir rien à apprendre.

Je croyais le connaître, parce que je savais de larges pans de son existence. Il faut dire que je me trompe souvent.

Aujourd'hui, je pars à sa découverte. Lui, un homme simple, un héros de l'ombre, un de ceux dont on ne lit pas le nom dans les journaux et qui ne bouleversent pas l'Histoire, mais qui la subissent et s'y adaptent au petit bonheur des événements.

Mon père était un nomade. C'est la vie, en le forçant à s'enraciner, qui en a fait un nomade contrarié.

Le nomade, c'est l'histoire d'une relation père-fils où le narrateur peut enfin dire, avec le recul, les complicités, les affrontements, l'affection ou les haines qui l'ont marqué. Les nomades sont des hommes de passage. Ce roman trace les rites de ce passage: la transformation emballante et terrifiante qu'ont vécue les individus de ce siècle, qu'ils soient du Québec ou d'ailleurs.



Alexis K. Lallamne

Auteur prolifique et amoureux des mots, Raymond Plante a toujours voulu transmettre sa passion de la littérature. Il a enseigné et donné des conférences et des ateliers d'écriture. Il a été directeur de collection dans différentes maisons d'édition. Tout au long de sa carrière, il a encouragé et aidé de jeunes auteurs. Écrivain de talent, Raymond Plante a marqué la littérature d'ici.

